Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 20

Artikel: Le cheval de Waterloo
Autor: Gatayes, Léon
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192950

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Partout donjons, barrières,
Fossés et meurtrières.
Pour assurer le bonheur des humains,
Entre eux il faut aplanir les chemins.

Dans les cités à surface inégale,
Les préjugés aisément sont nourris :
Sur les hauteurs la vanité s'étale,
Au peuple, en bas, pour jeter les mépris.
De Lausanne aplanie
Elle est enfin bannie.
Pour assurer le bonheur des humains,
Entre eux il faut aplanir les chemins.

De Saint-Laurent l'amant voyait sa belle
A Montbenon passer comme un zéphir ;
Il accourait, mais le coteau rebelle
Gênait sa marche et trompait son désir.
O peine superflue !
La belle est disparue.
Pour assurer le bonheur des humains,
Entre eux il faut aplanir les chemins.

Vins de Lavaux, sa richesse et sa gloire,
Vous voiturer demandait trop d'efforts ;
Plus d'un voisin renonçait à vous boire ;
La route est libre, allez, quittez ces bords.
De nos amis et frères
Allez remplir les verres.
Pour assurer le bonheur des humains,
Entre eux il faut aplanir les chemins.

Mais de ces arcs l'assemblage est immense ;
Ce monument a coûté beaucoup d'or :
Sur les passants prélevons la dépense...
Qu'osé-je dire ? Est-ce l'usage encor ?
Non, non, libre passage !
Vive un pont sans péage !
Pour assurer le bonheur des humains,
Entre eux il faut aplanir les chemins.

Ils ne sont plus qu'une seule famille ;
Partout des rails, plus de bord étranger ;
Un grand tunnel percera la Faucille ;
De l'aube au soir de ciel on va changer.
Je dîne en Picardie,
Je soupe en Lombardie.
Pour assurer le bonheur des humains,
Entre eux il faut aplanir les chemins.

Le cheval de Waterloo.

Il est dans l'histoire et dans les évènements de la vie de curieuses coïncidences, témoin le récit qu'on va lire :

On sait que le tombeau de Napoléon, à Ste-Hélène, était ombragé par un acacia, dont les tristes rameaux, semblables à ceux du saule pleureur, retombaient sur cette tombe solitaire.

Par un singulier rapprochement, le cheval que montait l'empereur à Waterloo s'appelait précisément l'*Acacia*. C'était un charmant navarin gris-moucheté, âgé de moins de cinq ans, mais plein de force, d'énergie, de grâce et de souplesse. Tour à tour immobile ou traversant rapide les scènes de carnage de cette sanglante journée, il avait d'abord vu les *scotch-greys* (ces *terribles chevaux gris*, comme les appelait l'empereur), joncher la terre de leurs cadavres, pêle-mêle avec les habits rouges de leurs cavaliers, car la vaillante cohorte anglaise venait d'être anéantie par les cuirassiers et les lanciers, après s'être heurtée en se brisant sur le 35e de ligne formé en carré. Plus tard, l'*Acacia* frappait la terre de son pied impatient en voyant dix mille chevaux, toute la cavalerie française, se précipiter comme une avalanche du plateau de Mont-St-Jean et renversant tout sur son passage. Mais les carrés détruits, les six drapeaux enlevés, les quatre-vingts canons conquis par cette charge meurtrière, ne devaient pas décider le succès de la journée, puisque, quelques heures plus tard, ces mêmes canons portèrent la mitraille et la mort dans les rangs français.

Car Grouchy n'arrivait pas ; à sa place apparut le corps d'armée de Bulow. De sinistres rumeurs, des bruits de trahison se répandaient dans les rangs, et lorsqu'arriva Blücher, la victoire ne fut plus qu'une sauve-qui-peut.

C'est à ce moment suprême que se forma l'héroïque phalange qui, en faisant un trou, essaya d'arriver droit sur Bruxelles, mais ne put y parvenir, même après avoir culbuté la division de Brunswick et la brigade de Nassau.

Cette formidable colonne se formait successivement des fractions de la garde recueillies en grande hâte au galop de l'*Acacia*. A l'un de ses passages sur le sol jonché de cadavres, un soldat français mutilé, se dressant à demi, fit entendre avec force le cri de : « Vive l'empereur ! » et retomba aussitôt parmi les morts et les mourants.

Ceci, — on le sait, — se passait le 18 juin 1815. Quelques jours plus tard, en montant à bord du *Bellérophon*, un nouveau Thémistocle allait, ainsi que le célèbre Athénien, « s'asseoir au foyer de son plus grand, de son plus puissant ennemi. » Mais remarquons (autre rapprochement) que dans l'étymologie de ce nom Bellérophon, il y a déjà le mot grec meurtre.

Tandis que le navire anglais traversait les mers, emportant au loin le captif de Sainte-Hélène, Pierre R..., le blessé de Waterloo, celui qui, au passage de l'*Acacia*, avait fait entendre le cri de : « Vive l'empereur ! » Pierre R..., après avoir remplacé par un morceau de bois la jambe qu'il avait laissée sur le champ de bataille, s'acheminait vers le Calvados, et arrivé près de la petite ville de Vire, rentrait dans sa chaumière où il s'établit menétrier de village.

Quant à l'*Acacia*, il avait changé de maître sans changer d'écurie ; mais, en 1830, après avoir été vendu comme tant de fragments épars d'un autre trône brisé, il fut conduit en Normandie, où il ne tarda pas à passer dans les mains d'un officier en retraite, car notre grand poète Lamartine a défini le cheval : « Le piédestal des rois. » Et dans l'*Acacia* blanchi par les années, l'ex-capitaine de la garde avait reconnu un précieux piédestal dont l'idole était tombée, et s'était empressé de recueillir ce noble débris.

A la même époque, le mutilé de Waterloo, avec son violon, était de toutes les fêtes champêtres à dix lieues à la ronde, car depuis quinze ans il faisait danser tour à tour les jolies filles de Saint-Sever, Vassi, Aulnay et le béni Bocage. Un jour que, le bouquet blanc à la boutonnière, le chapeau orné de rubans neufs, il cheminait clopin clopant à la tête d'une noce villageoise, on le vit s'arrêter tout à coup, laisser tomber l'archet de ses tremblantes mains, tandis que s'éteignait dans les airs la dernière onde sonore d'une mesure inachevée. C'est qu'au détour du chemin, — dans le cheval que montait un cavalier dont la longue redingote boutonnée, les épaisses moustaches grises et un type tout caractéristique indiquaient suffisamment un officier de la vieille garde, — Pierre, lui aussi, venait de reconnaître l'*Acacia*, et comme à Waterloo, il laissait échapper le cri de : « Vive l'empereur ! »

A cette exclamation, l'officier s'était arrêté, car il avait aperçu la jambe de bois, l'air martial, la figure bronzée du menétrier de village, et l'échange d'un regard avait suffi pour faire se reconnaître entre eux *deux vieux de la vieille*. Aussi les relations furent-elles bientôt établies. Invité à venir de temps en temps visiter l'*Acacia*, dont la demeure était proche, Pierre sut si bien se concilier l'estime et l'affection du capitaine, que bientôt le cheval de Waterloo devint pour ainsi dire le sien, car l'officier, qui avait résolu de donner les invalides au vieux coursier, ne l'avait monté jusque-là que pour le promener.

D'abord Pierre fut chargé de ce soin, puis, peu à peu, il fit coïncider les promenades avec ses propres pérégrinations artistiques. Enfin, sans compter les assemblées, les flips (espèce de punch fait de cidre nouveau), des fermes lointaines, les fêtes des villages voisins, les bandes joyeuses à escorter d'un pays à l'autre, y avait-il une noce à conduire, Pierre enfourchait le navarin, et le cavalier abandonnant les rênes, le menétrier s'escrimait sur son instrument, ce qui l'avait fait s'intituler lui-même : « Trompette à archet, dans le premier *matrimonion* »

Dans le courant de l'année 1832, Pierre reçut d'une personne amie quelques feuilles de l'acacia qui ombrageait la tombe de Napoléon, à Ste-Hélène. Pour le vieux soldat, c'était plus qu'un trésor : c'étaient de précieuses reliques qui jamais ne devaient le quitter. Il plaça donc ces feuilles entre deux petits morceaux de peau superposés, qu'il réunit par une triple couture de soie aux trois couleurs ; puis, après avoir adapté à cette espèce de médaillon un cordon de cuir tressé pour le suspendre au cou, il s'empressa d'aller seller l'*Acacia*, après s'être muni de son violon, qui, ce jour-là même, devait rhythmer le pas d'une noce villageoise.

Une heure après, sortant de l'église pour faire une excursion dans la campagne, les nouveaux mariés, suivis de toute une bande de parents et d'amis, étaient en marche ; Pierre en tête, avec le bouquet blanc à la boutonnière, les rubans neufs à son chapeau, absolument comme le jour où, deux ans plus tôt, il avait fait la rencontre de l'*Acacia*.

Une douce voix de jeune fille se mêlait aux accords du *stradivarius* des champs, tout respirait le bonheur sous le soleil radieux, lorsque butant contre une racine d'arbre qui sortait de terre, l'*Acacia* s'abattit d'une manière si malheureuse qu'en se cassant la jambe, il étendit près du violon déjà brisé, le pauvre menétrier privé de sentiment.

On s'empressa près de Pierre après l'avoir porté sur le petit talus qui bordait le chemin, mais rien ne put le rappeler à la vie ; exhalant à peine quelques faibles soupirs, il expira bientôt au pied même et sous le feuillage de l'arbre, cause déterminante de sa mort.

Cet arbre, c'était un acacia !... Acacia, spectre obstiné qui reparaît à chaque scène de ce drame fatal ; — acacia, mot implacable dont les caractères, s'attachant indélébiles au grand capitaine, au cheval, au blessé de Waterloo, aux rameaux funéraires, au sachet, à la chute du vieux Pierre, à son agonie, à sa mort, semblent les stigmates de la fatalité et rap-

pellent l'adage arabe : « Ce ne sont pas les balles qui tuent, c'est le destin. »

Léon Gatayes.

Echange de bons procédés.

Il nous tombe par hasard sous la main une collection du journal le *Franc-Parleur*, qui paraissait à Lausanne, il y a une trentaine d'années. Nous y remarquons l'entrefilet suivant :

« *Recette pour trouver un mari.* — Plus de sens commun et moins d'esprit ; plus d'occupations utiles et moins de musique ; scruter mieux les mystères du ménage et moins les *Mystères de Paris ;* raccommoder ses chemises et ses bas, et ne pas se faire des bracelets ; lire la *Cuisine bourgeoise* et abandonner le *Journal des modes ;* prouver enfin aux hommes qu'ils trouveront un aide dans leur épouse et non un embarras. Quand les femmes seront bien convaincues de la bonté de cette recette, le nombre des célibataires diminuera. »

* * *

Deux jours plus tard, le même journal recevait d'une de ses lectrices cette vive réplique :

« *Réponse à la recette pour trouver un mari.* — Il n'est pas permis de mettre en doute la vérité du proverbe *cherchez et vous trouverez*, car il y a une autorité divine. Si donc beaucoup de demoiselles ne trouvent pas de maris, c'est probablement qu'elles n'en cherchent pas. On pourrait dire aussi que des maris vraiment dignes d'être cherchés sont en tous pays, même dans le nôtre, presque introuvables. Je veux supposer toutefois qu'il y ait des demoiselles qui cherchent des maris ; à coup sûr on devra m'accorder aussi qu'il y a des célibataires qui cherchent femmes. Or, il me paraît équitable de leur venir en aide et de leur fournir une recette pour trouver ce qu'ils cherchent. La voici : elle n'est pas moins infaillible que celle qu'un galant anonyme vous a adressée :

» Un peu de sens commun et un peu d'esprit ; plus de goût pour le travail et moins pour le cercle ; ne pas mettre en pratique les *Mystères de Paris*, comme préparation à la vie de ménage ; faire provision de chemises et de bas plutôt que de fusils, de chiens et de pipes ; lire dans la liturgie les devoirs d'un bon mari et laisser les épigrammes inutiles ; prouver enfin aux femmes qu'elles auront dans leur époux un protecteur et non un tyran ».

Quand les célibataires mettront en usage cette recette, ils réussiront dans leur poursuite du premier coup et ne se feront pas une provision de serviettes avant d'entrer en ménage.

Isabelle ***.

Un rassemblement s'était formé l'autre jour sur une des promenades de Genève, autour d'un inconnu qui se livrait à mille excentricités, accostant les dames et leur adressant des compliments en vers, tels que ceux-ci :

Vous êtes belle, Iris, et l'on ne vit jamais
Tant de grâce et d'esprit unis à tant d'attraits.

Il voulait baiser la main de la dame, et celle ci le repoussant, il ajoutait :

Quel superbe dédain ! Pourquoi tout ce cou-
[roux.
La fureur ne sied pas à des yeux aussi doux.

Un agent de police étant venu l'inviter à le suivre chez le commissaire, il lui dit :

De la police, en vous, je connais le sicaire,
Et je n'ai nullement besoin de commissaire.

Il dut néanmoins suivre l'agent chez le commissaire à qui il voulut aussi répondre en vers ; mais celui ci l'engagea à parler sensément : « Surtout, dispensez-vous, je vous prie, de rimer. »

— Bravo, monsieur le commissaire ! s'écria l'inconnu, je vous y prends. Sauf un *e* malencontreux au mot *prie*, voilà un vers bien conditionné. Eh bien, je vais vous répondre :

Dans la langue des dieux j'ai droit de m'expri-
[mer.

Le commissaire lui demanda quels étaient son nom, son domicile, ses moyens d'existence.

Mon nom, je n'en ai pas, je suis fils d'Apollon,
Et je loge à ses frais dans le sacré vallon.

* * *

Cet enragé rimeur, qui est un nommé R..., a été reconduit en France dans sa commune d'origine. Pris du vertige littéraire, il avait appris à ses dépens que :

Pégasse est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

De déceptions en déceptions, ce pauvre diable, qui avait rêvé la gloire littéraire, en était arrivé à rimer des devises pour les confiseurs, et cette occupation avait fini par lui déranger le cerveau.

Sur la scène.

Dans ce moment où tous nos amateurs de théâtre suivent avec empressement les représentations de notre excellente troupe d'opéra, nous ne pouvons nous empêcher de reproduire les lignes suivantes publiées par le *Petit Parisien*. Il s'agit d'incidents fort comiques qui se passent sur les planches entre artistes, incidents que le public ignore, — heureusement, — car sans cela que deviendrait l'illusion qui est un des principaux attraits du théâtre ?... Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'y a ici aucune allusion à l'adresse des artistes de M. Scheler, qui nous ont l'air d'avoir entr'eux les relations les plus bienveillantes et les plus cordiales.

« Une aventure assez piquante, dit le journal que nous citons, vient de se passer au théâtre de Magdebourg, où l'on jouait un opéra de Richard Wagner.

La chanteuse avait, dans une scène pathétique, dans un duo d'amour, à tomber dans les bras du ténor, qui — la situation l'exigeait — devait l'embrasser longuement.

Les deux artistes, tout entiers à leurs rôles, se conformèrent à l'indication de l'auteur et semblèrent se livrer à de tendres effusions.

Mais la chanteuse était mariée, et voici que soudain le mari, qui assistait à la représentation, se trouva indigné de la vraisemblance que les artistes donnaient à la situation : bouleversant tout, il se précipita sur la scène, intervint à coups de poing pour les séparer, renversa le ténor et rudoya la cantatrice.

On imagine le scandale !

La « prima-dona » eut une épouvantable crise de nerfs ; on dut l'emporter dans sa loge, ayant perdu connaissance.

Quant au mari, il fut hué par la salle, à la fois indignée et railleuse, qui pensait, avec quelque raison, que lorsqu'on est d'un naturel aussi jaloux, on n'épouse point une actrice que les nécessités de son métier mettent sans cesse dans l'obligation de feindre la passion.

* * *

Du reste, qui ne sait que ces tendresses de théâtre s'allient fort souvent à des sentiments qui ne sont rien moins qu'affectueux.

Les rivalités, les jalousies de métier font bien souvent que deux artistes, qui, pour remplir fidèlement leurs personnages, mettent beaucoup de feu dans la représentation d'un grand amour, se détestent cordialement.

Le public s'égayerait bien parfois, s'il pouvait entendre les conversations engagées à mi-voix, pendant les intervalles d'un morceau : c'est une petite comédie qui se joue à côté de la grande, et qui est infiniment piquante.

Tandis que le ténor vient de s'écrier : « O mon ange, je t'adore », il murmure quelquefois, nullement enthousiasmé, à l'oreille de la chanteuse : « Ne vous appuyez donc pas comme cela sur moi ! »

Et si la cantatrice lui répond, avec un air de parfait abandon et un sourire extasié sur les lèvres : « Je suis à toi ! », il lui arrive de lui rendre la monnaie de sa pièce et de lui dire tout bas : « Etes-vous maladroit, ce soir ! »

Frédérik-Lemaître, qui ne roulait pas positivement sur l'or, avait un jour emprunté quelque argent à un de ses camarades de théâtre. Celui-ci le lui réclamait en vain. Un soir, au moment d'entrer en scène, ils eurent une violente dispute. Pendant que Frédérik-Lemaître débitait son rôle, l'autre, à voix basse, lui disait : « Attends un peu, je vais te régler ton